

LA SCIENCE  
DU  
BONHOMME RICHARD

OU  
LE CHEMIN DE LA FORTUNE

TEL QU'IL EST CLAIREMENT INDIQUÉ DANS UN VIEIL ALMANACH DE PENNSYLVANIE  
INTITULÉ : L'ALMANACH DU BONHOMME RICHARD

PAR  
BENJAMIN FRANKLIN<sup>1</sup>.

---

**Comment s'est formée la science du bonhomme Richard.**

(C'est Franklin lui-même qui nous apprend l'origine de cet écrit.)

Je commençai, dit-il, en 1732, à publier mon Almanach, sous le nom de *Richard Saunders*. Je le continuai pendant environ vingt-cinq ans, et on l'appelait communément l'*Almanach du bonhomme Richard*. Je m'efforçai de le rendre amusant et utile; aussi, obtint-il un tel débit que j'en retirai un profit considérable; j'en vendais près de dix mille exemplaires tous les ans. Voyant qu'il était généralement lu et répandu dans toutes les parties de la province, je le considérai comme un véhicule très-propre à la propagation de l'instruction parmi le peuple, qui achetait rarement d'autres livres. Je remplis donc

<sup>1</sup> Un des plus illustres philosophes du dix-huitième siècle; un des sages fondateurs de la république des États-Unis; mort en 1790.

tous les petits espaces qui se trouvaient entre les jours remarquables du calendrier par des sentences proverbiales ; choisissant celles qui étaient propres à inspirer l'amour du travail et de l'économie, comme le moyen d'arriver à la fortune, et par conséquent d'affermir la vertu, car il est difficile à un homme dans le besoin de vivre toujours honnêtement ; et pour me servir ici d'un de ces proverbes, *il est difficile qu'un sac vide tienne debout*. Je réunis ces proverbes qui contenaient la sagesse des siècles et des nations, et j'en formai un discours suivi que je mis en tête de l'Almanach de 1757, comme la harangue adressée par un sage vieillard à des gens qui assistaient à une vente. La réunion, en un seul foyer, de tous ces préceptes épars, les mit en état de produire une plus forte impression. Ce morceau ayant été universellement approuvé, fut copié dans tous les journaux du continent américain et imprimé en Angleterre, sur grand papier, en forme d'affiche. On en fit deux traductions en France, et les curés comme les seigneurs en achetèrent un grand nombre d'exemplaires, pour les distribuer à leurs paroissiens et à leurs paysans.

(Voici maintenant comment l'auteur amène le père Abraham à prononcer le discours où se trouve condensée la *Science du bonhomme Richard*.)

Ami lecteur, j'ai ouï dire que rien ne fait tant de plaisir à un auteur que de voir ses ouvrages cités par d'autres avec respect. Juge d'après cela combien je dus être content de l'aventure que je vais te raconter.

J'arrêtai dernièrement mon cheval dans un endroit où il y avait beaucoup de monde assemblé pour une vente à l'enchère. L'heure n'étant pas encore venue, l'on causait de la dureté des temps. Quelqu'un, s'adressant à un bon vieillard à cheveux blancs et assez bien mis, lui dit : « Et vous, père Abraham, que pensez-vous de ce temps-ci ? Ces lourds impôts ne vont-ils pas tout à fait ruiner le pays ? Comment ferons-nous pour les payer ? Que nous conseillerez vous ? » — Le père Abraham attendit un instant, puis répondit : « Si vous voulez avoir mon

avis, je vais vous le donner en peu de mots, car *un mot suffit au sage*, comme dit le bonhomme Richard. » — Chacun le priant de s'expliquer, l'on fit cercle autour de lui, et il poursuivit en ces termes :

**Coût de la paresse et valeur du temps<sup>1</sup>.**

Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les *impôts* sont très-lourds<sup>2</sup>; cependant, si nous n'avions à payer que ceux du gouvernement, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément. Mais nous en avons une quantité d'autres bien plus onéreux : par exemple, l'impôt de notre *Paresse* nous coûte le double de la taxe; — notre *Orgueil*, le triple, — et notre *Folie* le quadruple.

Ces impôts sont tels, qu'ils n'est pas possible aux commissaires d'y faire la moindre diminution : cependant, si nous sommes gens à suivre un bon conseil, il y a encore quelque espoir pour nous; *Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes*<sup>3</sup>, comme dit le bonhomme Richard, dans son Almanach de 1733.

S'il existait un gouvernement qui obligeât les sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouverait assurément cette condition fort dure; mais la plupart d'entre nous sont taxés par leur *Paresse* d'une manière beaucoup plus tyrannique. *La Paresse* amène avec elle des maladies, et raccourcit sensiblement la durée de la vie : *L'oisiveté comme la rouille use beaucoup plus que le travail. La clef dont on se sert est toujours claire*, comme dit le bonhomme Richard.

— Vous aimez la vie, ne prodiguez donc pas **le Temps** : car, comme dit encore le bonhomme Richard,

*Le temps, c'est l'étoffe dont la vie est faite*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Ces titres et subdivisions ainsi que les dispositions des alinéas sont de l'éditeur. — La traduction a été revue avec soin, et souvent corrigée. J. G.

<sup>2</sup> C'était l'époque où les colonies anglaises de l'Amérique du Nord luttaient pour leur indépendance. J. G.

<sup>3</sup> Aide-toi et le ciel t'aidera (proverbe français).

<sup>4</sup> *Time is money* (proverbe anglais) : Le temps, c'est de l'argent; c'est-à-dire qu'en bien employant son temps on gagne de l'argent. J. G.

Combien de temps ne donnons-nous pas au sommeil au delà du nécessaire ?

Oublions, comme dit le bonhomme Richard, que le *renard qui dort ne prend point de poules*, et que nous aurons assez de temps à dormir quand nous serons dans la bière.

Si le temps est le plus précieux des biens, *sa perte doit être*, comme dit le bonhomme Richard, *la plus grande des prodigalités*, puisque, comme il nous l'apprend ailleurs, *le temps perdu ne se retrouve jamais*, et que ce que nous appelons *assez de temps* se trouve être toujours *fort peu de temps*.

— Courage donc ! de l'**Activité**, et agissons pendant que nous le pouvons. *Moyennant l'activité, nous ferons beaucoup plus avec moins de peine.*

*L'Oisiveté rend tout difficile ; le Travail rend tout aisé.*

Celui qui se lève tard traîne tout le jour, et commence à peine ses affaires qu'il est déjà nuit.

*Fainéantise va si lentement, que la Pauvreté l'a bientôt attrapée.*

*Pousse tes affaires et qu'elles ne te poussent pas.*

*Se coucher tôt, se lever tôt, donne santé, richesse et sagesse*, comme dit le bonhomme Richard.

**Le Travail et l'Activité préservent de la Pauvreté et des Soucis. — Ils engendrent l'Aisance, le Plaisir et la Considération. — Il ne faut pas remettre au lendemain.**

Que signifient les désirs et les espérances du temps plus heureux ? Nous pouvons rendre le temps meilleur, si nous savons agir. *L'activité*, comme dit le bonhomme Richard, n'a *que faire de souhait*. *Celui qui vit d'espoir mourra de faim.*

Il n'y a point de profit sans peine. — Il faut me servir de mes mains, puisque je n'ai point de terres ; ou si j'en ai, elles sont fortement imposées ; et, comme le bonhomme Richard l'observe avec raison, *un métier vaut un fonds de terre* ; une profession est un emploi qui réunit honneur et profit : mais il faut travailler à son métier, et suivre sa profession ; autrement, ni le fonds ni l'emploi ne nous mettent en état de payer l'impôt.

Quiconque est laborieux n'a point à craindre la disette. *La faim regarde la porte du travailleur laborieux ; mais elle n'ose pas y entrer.* Les huissiers n'y entreront pas non plus ; car *l'activité paye les dettes, tandis que le découragement les augmente.*

Vous n'avez besoin ni de trouver un trésor, ni d'hériter de riches parents. *Activité est mère de prospérité,* et Dieu ne refuse rien au Travail.

Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du blé à vendre et à garder. Travaillez aujourd'hui, car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez le lendemain. C'est ce qui a fait dire au bonhomme Richard : *Un « aujourd'hui » vaut mieux que deux « demain ; »* et encore : *Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.*

Si vous étiez le domestique d'un bon maître, ne seriez-vous pas honteux qu'il vous surprit les bras croisés ? Eh bien, puisque vous êtes votre propre maître, rougissez lorsque vous vous surprenez vous-mêmes dans l'oisiveté, quant vous avez tant à faire pour vous, pour votre famille, pour votre pays.

— Levez-vous donc dès le point du jour ; que le soleil, en regardant la terre, ne puisse pas dire : *Voilà un lâche qui sommeille.* Point de remises, mettez-vous à l'ouvrage, endurcissez vos mains à manier vos outils, et souvenez-vous, comme dit le bonhomme Richard, qu'*un chat ganté ne prend point de souris.*

— Vous me direz qu'il y a beaucoup à faire, et que vous n'avez pas la force. Cela peut être ; mais ayez la volonté et la persévérance ; tenez ferme, et vous verrez des merveilles. *A la longue les gouttes d'eau percent la pierre.* Avec du travail et de la patience, une souris coupe un câble ; de petits coups répétés abattent de grands chênes.

— Il me semble entendre quelqu'un de vous me dire : *Ne faut-il donc pas prendre quelques instants de loisir ?*

Je vous répondrai, mes amis, ce que dit le bonhomme Richard : *employez bien votre temps, si vous voulez mériter le repos, et ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas sûrs d'une*

*minute.* — *Le loisir c'est le moment de faire quelque chose d'utile.* Il n'y a que l'homme vigilant qui puisse se procurer cet'e espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. Une vie tranquille et une vie oisive sont deux choses fort différentes. Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail? Vous avez tort; car *la paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité produit l'ennui et les regrets.*

— Bien des gens voudraient vivre sans travailler, par leur seul esprit; mais ils échouent faute de fonds. Le travail, au contraire, amène toujours à sa suite la satisfaction, l'abondance et la considération. *Le plaisir court après ceux qui le fuient.* — *La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise.* — *A présent que j'ai vache et moutons, chacun me donne le bonjour, comme dit très-bien le bonhomme Richard.*

**La Persévérance et les Soins produisent les mêmes Résultats.— Il faut faire ses affaires soi-même.**

Mais indépendamment de l'amour du travail, il faut encore avoir de la **Constance**, de l'**Ordre** et du **Soin**. Il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop s'en rapporter aux autres. Le bonhomme Richard dit : Je n'ai jamais vu venir à bien arbre ou famille souvent changés de places ; *trois déménagements sont pires qu'un incendie ; — Garde ta boutique, et ta boutique gardera.*

*Si vous voulez que vos affaires se fassent, allez-y vous-même.* — Si vous ne voulez pas qu'elles soient faites, envoyez-y. — *L'œil du maître fait plus d'ouvrage que ses deux mains, et celui qui par la charrue veut s'enrichir, de ses mains doit la tenir,* dit encore le bonhomme Richard. — Le défaut de soin et de surveillance fait plus de tort que le défaut de savoir. — Ne pas surveiller vos ouvriers, c'est laisser votre bourse à leur discrétion.

Le trop de confiance dans les autres est la ruine de bien des gens ; car, dans les affaires de ce monde, ce n'est pas par la foi qu'on se sauve, c'est par le doute. Les soins qu'on prend soi-même sont les plus profitables ; le savoir est pour l'homme

studieux, les richesses pour l'homme vigilant, la puissance pour la bravoure, et le ciel pour la vertu. *Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, servez-vous vous-même.*

Le bonhomme Richard recommande la circonspection et le soin par rapport aux objets même de la plus petite importance, parce que *grand malheur naît parfois de petite négligence*; — Faute d'un clou, dit-il, le fer d'un cheval se perd; faute d'un fer on perd le cheval; et faute d'un cheval, le cavalier lui-même est perdu, parce que son ennemi l'atteint et le tue.

**La Tempérance et l'Économie produisent les mêmes résultats. — Ce que coûte un Vice.**

En voilà assez, mes amis, sur le Travail et sur l'attention que chacun doit donner à ses propres affaires; mais à cela il faut ajouter encore la **Tempérance** et l'**Économie**, si nous voulons assurer le succès de notre travail.

Un homme qui ne sait pas épargner à mesure qu'il gagne mourra sans avoir un sou, après avoir eu toute sa vie le nez collé sur son ouvrage. Plus *la cuisine est grasse*, dit le bonhomme Richard, *plus le testament est maigre*. Bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé le rouet et le tricot pour la table à thé, et que les hommes ont quitté pour le punch la hache et le marteau. Si vous voulez être riche, n'apprenez pas seulement à gagner, apprenez aussi à ménager. Les Indes n'ont pas enrichi les Espagnols, parce que leurs dépenses ont été plus fortes que leurs revenus.

Renoncez donc à vos *folies dispendieuses*, et vous aurez moins à vous plaindre de l'ingratitude des temps, de la pesanteur des impôts et des charges du ménage; car *le vin et les femmes, le jeu et la mauvaise foi sont petites les richesses et grands les besoins*; car, comme dit le bonhomme Richard, *un vice coûte plus à nourrir que deux enfants*.

Vous vous imaginez peut-être qu'un peu de thé, quelques tasses de punch, des plats un peu plus recherchés, des habits un peu plus brillants, de petites parties de plaisir, ne peuvent

être de grande conséquence ; mais souvenez-vous de ce que dit le bonhomme Richard : *Un peu répété fait beaucoup.* — *Il ne faut qu'une petite fente pour faire couler un grand navire.* — *La friandise conduit à la mendicité.* — *Les fous donnent les festins et les sages les mangent.*

**Danger du Bon marché. — Le Prix de l'argent.**

Vous voilà tous assemblés ici pour acheter des colifichets et des babioles fort chères. Vous appelez cela des *biens* ; mais, si vous n'y prenez garde, il en résultera de grands *maux* pour plusieurs d'entre vous. Vous comptez que tout cela sera vendu **bon marché**, peut-être le sera-t-il en effet pour beaucoup moins qu'il n'a coûté ; mais si vous n'en avez pas réellement besoin, cela sera toujours trop cher pour vous. Rappelez-vous les maximes du bonhomme Richard : *Si tu achètes ce qui est superflu pour toi, tu ne tarderas pas à vendre ce qui t'est le plus nécessaire.* — *Réfléchis bien avant de profiter d'un bon marché.*

Le bonhomme pense sans doute que souvent le bon marché n'est qu'apparent, et qu'en vous gênant dans vos affaires, il vous cause plus de tort qu'il ne vous fait de profit ; car je me souviens qu'il dit ailleurs : *J'ai vu quantité de gens ruinés pour avoir fait de bons marchés, et il y a folie à employer son argent à acheter un repentir.*

Et cependant, cette folie se renouvelle tous les jours dans les ventes, faute de se souvenir de l'Almanach du bonhomme Richard.

L'homme sage, dit-il, s'instruit par les malheurs d'autrui. Les fous deviennent rarement plus sages par leur propre malheur : *Felix quem faciunt aliena pericula cautum.* Je sais tel qui, pour orner ses épaules, a fait jeûner son ventre et a presque réduit sa famille à se passer de pain. Les étoffes de soie, *les satins, les écarlates et les velours éteignent le feu de la cuisine,* Elles sont loin de satisfaire de vrais besoins ; mais, parce qu'elles brillent, on s'en fait une nécessité : et c'est ainsi que les besoins artificiels du genre humain sont devenus plus nombreux

que les besoins naturels, et que, pour une personne réellement pauvre, il y a cent indigents.

Par ces extravagances et autres semblables, les gens bien nés sont réduits à la pauvreté, et sont forcés d'avoir recours à ceux qu'ils méprisaient auparavant, mais qui ont su se maintenir par le travail, la sobriété et l'économie. Ce qui prouve, comme le dit fort bien le bonhomme Richard, qu'*un manant sur ses pieds est plus grand qu'un gentilhomme à genoux*. Peut-être ceux qui sont ruinés avaient-ils hérité d'une fortune ; mais, sans savoir comment elle avait été acquise : *il est jour*, pensaient-ils, *il ne fera jamais nuit*. « Une si petite dépense, disaient-ils, sur une fortune comme la mienne, ne mérite pas qu'on y fasse attention. »

*Les enfants et les fous imaginent que vingt ans et vingt francs ne peuvent jamais finir. Mais, à force de prendre à la huche sans y rien mettre, on en trouve bientôt le fond ; et alors quand le puits est sec, on connaît tout le prix de l'eau. C'est ce qu'ils auraient su d'abord s'ils avaient voulu consulter le bonhomme.*

*Êtes-vous curieux, mes amis, de connaître ce que vaut l'argent, essayez d'en emprunter ; celui qui va faire un emprunt va chercher une mortification ; il en arrive autant à ceux qui prêtent à certaines gens quand ils vont redemander leur dû.*

#### **Désastreux effets de l'Orgueil, de la Parure et des Folles dépenses.**

Le bonhomme Richard, à propos de ce que je disais tout à l'heure, nous avertit que l'orgueil de la **Parure** est une malédiction.

Quand vous en êtes atteint, dit-il : *Consultez votre bourse avant de consulter votre fantaisie.*

Il ajoute : *L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et avec bien plus d'effronterie.* De plus, si vous achetez une jolie chose, il vous en faudra dix autres pour que l'assortiment soit complet ; aussi, dit le bonhomme Richard, *il est*

*plus aisé de réprimer le premier désir que de contenter tous ceux qui suivent.*

Il est aussi fou au pauvre de vouloir singer le riche qu'il l'était à la grenouille de s'enfler pour devenir aussi grosse que le bœuf. Les grands vaisseaux peuvent se hasarder en pleine mer ; mais les petits bateaux doivent se tenir près du rivage. Au surplus, les folies de cette nature sont bientôt punies : car, comme le dit le bonhomme Richard, *l'orgueil qui dtne de vanité soupe de mépris*. Il dit encore : *L'orgueil déjeune avec l'abondance, dtne avec la pauvreté et soupe avec la honte*.

Mais, après tout, que revient-il de cette vanité de paraître, pour laquelle on se donne tant de peines et l'on s'expose à de si grands dangers ? Elle ne peut ni nous conserver la santé ni adoucir nos souffrances : au contraire, sans augmenter notre mérite personnel, elle nous rend l'objet de l'envie des autres et accélère notre ruine. — Qu'est-ce qu'un papillon ? C'en est tout au plus qu'une chenille habillée ; et voilà ce qu'est le petit-maître. Quelle folie y a-t-il à s'endetter pour de telles superfluités !

**Danger des achats à Crédit et des Dettes. — Rapidité des Echéances.**

Dans la vente que l'on va faire ici, mes amis, on nous offre six mois de **Crédit**, et peut-être est-ce l'avantage de cette condition qui a engagé quelques-uns d'entre nous à s'y trouver, parce que, n'ayant point d'argent comptant à dépenser, ils espèrent satisfaire leur fantaisie sans rien déboursier.

Mais, hélas ! songez-vous bien à ce que vous faites lorsque vous vous endettez ? Vous donnez à autrui pouvoir sur votre liberté. Si vous ne pouvez pas payer au terme fixé, vous rougirez de voir votre créancier, vous ne lui parlerez qu'avec crainte ; vous vous excuserez auprès de lui d'une manière humiliante ; peu à peu vous perdrez votre franchise, et vous en viendrez enfin à vous déshonorer par des mensonges misérables. Comme le dit le bonhomme Richard, la première faute est de s'endetter, la seconde est de mentir. *Le mensonge monte en*

*croupe de la dette.* Un homme né libre ne devrait jamais rougir ni appréhender de parler à quelque homme vivant que ce soit, ni de le regarder en face. Mais souvent la pauvreté ôte courage et vertu ; car *il est difficile qu'un sac vide puisse se tenir debout*, comme dit le bonhomme Richard.

Que penseriez-vous d'un prince ou d'un gouvernement qui vous défendrait par un édit de vous habiller comme les personnes de distinction, sous peine de prison ou de servitude ? — Ne diriez-vous pas que vous êtes nés libres, que vous avez le droit de vous vêtir comme bon vous semble, qu'un tel édit est un attentat formel à vos privilèges, et qu'un tel gouvernement est tyrannique ? Et cependant vous vous soumettez volontairement à cette tyrannie quand vous vous endettez *pour briller !* — De plus, votre créancier a le droit, si bon lui semble, de vous priver de votre liberté, en vous confinant dans une prison, ou en vous traitant comme esclave, si vous n'êtes pas en état de le payer.

Quand vous avez fait le marché qui vous plaît, vous ne songez peut-être guère au paiement ; mais *les créanciers*, comme dit le bonhomme Richard, *ont meilleure mémoire que les débiteurs*. Les créanciers, dit-il encore, forment une secte superstitieuses, observatrice exacte de toutes les époques du calendrier. L'échéance de votre dette arrive sans que vous y preniez garde, et l'on vous en fait la demande avant que vous vous soyez préparé à y satisfaire. — Si, au contraire, vous pensez à ce que vous devez, le terme, qui paraissait d'abord si long, vous semblera extrêmement court ; vous vous imaginerez que le Temps s'est mis des ailes aux talons, comme il en a aux épaules. *Le carême n'est jamais long pour ceux qui doivent payer à Pâques.*

L'emprunteur et le débiteur sont deux esclaves : l'un du prêteur, l'autre du créancier ; ayez horreur de cette double chaîne. Conservez également votre liberté et votre indépendance<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Franklin n'a ici en vue que le crédit de consommation et d'imprévoyance ; il dit plus loin (p. 273) que le crédit, c'est de l'argent. Voy.

**Jeunesse et Prospérité ne durent pas longtemps.**

Peut-être vous croyez-vous en ce moment dans un état d'opulence qui vous permet de satisfaire impunément quelque petite fantaisie ; mais *épargnez* pour le temps de la **Viellence** et du **Besoin**, pendant que vous le pouvez : — *le soleil du matin ne dure pas tout le jour.*

Le gain est incertain et passager ; mais la dépense est continuelle et certaine. *Il est plus aisé de bâtir deux cheminées que d'entretenir du feu dans une*, dit le bonhomme Richard : ainsi couchez-vous sans souper plutôt que de vous lever avec des dettes.

Gagnez ce qu'il vous est possible de gagner, et ménagez bien ce que vous gagnez ; c'est le véritable secret de changer votre plomb en or ; et quand vous posséderez cette pierre philosophale, vous ne vous plaindrez pas de la rigueur des temps et de la difficulté à payer impôt<sup>1</sup>.

**Qu'il faut demander les Bénédiction du ciel, — secourir ceux à qui elles sont refusées, — écouter l'Expérience et les Bons Conseils.**

Cette doctrine, mes amis, est celle de la Raison et de la Prudence.

N'allez pas cependant vous confier uniquement à votre Travail, à votre Sobriété et à votre Économie. Ce sont d'excellentes choses, à la vérité ; mais elles vous seraient inutiles, sans la bénédiction du ciel. Demandez donc humblement cette bénédiction ; ne soyez point insensibles aux besoins de ceux à qui elles sont refusées ; mais donnez-leur des consolations et des secours. Souvenez-vous que Job fut bien misérable, et qu'ensuite il retrouva son opulence.

chap. xvii, p. 98, les bons effets du crédit dans les affaires industrielles et commerciales. J. G.

<sup>1</sup> Franklin suppose un pays où l'impôt est rationnel, bien assis, bien employé. J. G.

Je n'en dirai pas davantage. *L'expérience tient une école où les leçons coûtent cher* ; mais c'est la seule où les insensés puissent s'instruire ; encore est-ce fort rare : car, comme dit le bonhomme Richard, *on peut donner un bon avis, mais non la bonne conduite.*

Cependant rappelez-vous que celui qui ne sait pas être conseillé ne peut être secouru d'une manière utile ; et que, si vous ne voulez pas écouter la raison, elle ne manquera pas de se faire sentir.

---

Le vieillard finit ainsi sa harangue. On l'avait écouté ; on approuvé ce qu'il venait de dire, et l'on fit sur-le-champ le contraire, précisément comme il arrive aux sermons ordinaires ; car la vente s'ouvrit et chacun enchérit de la manière la plus extravagante.

Mais je vis que ce brave homme avait soigneusement étudié mes Almanachs et digéré tout ce que j'avais dit sur ces matières pendant vingt-cinq ans. Les fréquentes citations qu'il avait faites eussent fatigué tout autre que l'auteur cité ; ma vanité en fut délicieusement affectée, bien que je n'ignorasse pas que, dans toute cette sagesse, il n'y avait pas la dixième partie qui m'appartint et que je n'eusse glanée dans le bon sens de tous les siècles et de tous les pays. Quoi qu'il en soit, je résolus de mettre cet écho à profit pour moi-même ; et, bien que d'abord je fusse décidé à m'acheter un habit neuf, je me retirai, déterminé à faire durer le vieux.

Ami lecteur, si tu peux en faire autant, tu y gagneras autant que moi.

Souvenez-vous que le *temps est de l'argent.*

Celui, qui, par son travail, peut gagner dix francs par jour, et qui se promène ou reste oisif une moitié de la journée, quoiqu'il ne débourse que quinze sous pendant ce temps de promenade ou de repos, ne doit pas se borner à faire compte de ce débours seulement ; il a réellement dépensé, disons mieux, il a jeté cinq francs de plus.

# CONSEILS POUR FAIRE FORTUNE

PAR FRANKLIN.

---

## Avis d'un vieil ouvrier à un jeune ouvrier.

Souvenez-vous que le *crédit est de l'argent*<sup>1</sup>.

Si un homme me laisse son argent dans les mains après l'échéance de ma dette, il m'en donne l'intérêt, ou tout le produit que je puis en retirer pendant le temps qu'il me le laisse. Le bénéfice monte à une somme considérable pour un homme qui a un crédit étendu et solide, et qui en fait un bon usage.

Souvenez-vous que *l'argent est de nature à se multiplier par lui-même*.

L'argent peut engendrer l'argent; les petits qu'il a faits en font d'autres plus facilement encore, et ainsi de suite. Cinq francs employés en valent six; employés encore, il y en valent sept et vingt centimes, et proportionnellement ainsi jusqu'à cent louis<sup>2</sup>. Plus les placements se multiplient, plus ils se grossissent; et c'est de plus en plus vite que naissent les profits. Celui qui tue une truie pleine en anéantit toute la descendance, jusqu'à la millièrne génération. Celui qui engloutit un écu détruit tout ce que cet écu pouvait produire, et jusqu'à des centaines de francs.

Souvenez-vous qu'une somme de cinquante écus par an peut s'amasser en n'épargnant guère plus de huit sous par jour.

<sup>1</sup> Le bon crédit! Voy. plus haut (p. 269) ce qui est dit du mauvais crédit.

<sup>2</sup> 2,400 francs.

Moyennant cette faible somme, que l'on prodigue journellement sur son temps ou sur sa dépense, sans s'en apercevoir, un homme avec du crédit, a, sur sa seule garantie, la possession constante et la jouissance de mille écus à cinq pour cent. Ce capital, mis activement en œuvre par un homme industriel, produit un grand avantage.

Souvenez-vous du proverbe : *Le bon payeur est le maître de la bourse des autres.*

Celui qui est connu pour payer avec ponctualité et exactitude à l'échéance promise peut, en tout temps, en toute occasion, jouir de tout l'argent dont ses amis peuvent disposer ; ressource parfois très-utile. Après le travail et l'économie, rien ne contribue plus au succès d'un jeune homme dans le monde que la ponctualité et la justice dans toute affaire ; c'est pourquoi, lorsque vous avez emprunté de l'argent, ne le gardez jamais une heure au delà du terme où vous avez promis de le rendre, de peur qu'une inexactitude ne vous ferme pour toujours la bourse de votre ami.

Les moindres actions sont à observer en fait de crédit. Le bruit de votre marteau qui, à cinq heures du matin, ou à neuf heures du soir, frappe l'oreille de votre créancier, le rend facile pour six mois de plus : mais s'il vous voit à un billard, s'il entend votre voix au cabaret, lorsque vous devez être à l'ouvrage, il envoie pour son argent dès le lendemain, et le demande avant de le pouvoir toucher tout à la fois. C'est par ces détails que vous montrez si vos obligations sont présentes à votre pensée ; c'est par là que vous acquérez la réputation d'un homme d'ordre, aussi bien que d'un honnête homme, et que vous augmentez encore votre crédit.

Gardez-vous de tomber dans l'erreur de plusieurs de ceux qui ont du crédit, c'est-à-dire de regarder comme à vous tout ce que vous possédez, et de vivre en conséquence. Pour prévenir ce faux calcul, tenez à mesure un compte exact, tant de votre dépense que de votre recette. Si vous prenez d'abord la peine de mentionner jusqu'aux moindres détails, vous en éprouverez de bons effets ; vous découvrirez avec quelle étonnante rapidité une addition de menues dépenses monte à une somme

considérable, et vous reconnaîtrez combien vous auriez pu économiser par le passé, combien vous pouvez économiser pour l'avenir, sans vous occasionner une grande gêne.

Enfin, le chemin de la fortune sera, si vous le voulez, aussi uni que celui du marché. Tout dépend surtout de deux mots : *travail* et *économie* ; c'est-à-dire qu'il ne faut dissiper ni le *temps*, ni l'*argent*, mais faire de tous deux le meilleur usage qu'il est possible. Sans travail et sans économie, vous ne ferez rien ; avec eux, vous ferez tout. Celui qui gagne tout ce qu'il peut gagner honnêtement, et qui épargne tout ce qu'il gagne, sau les dépenses nécessaires, ne peut manquer de devenir *riche*, si toutefois cet Être qui gouverne le monde, et vers lequel tous doivent lever les yeux pour obtenir la bénédiction de leurs honnêtes efforts, n'en a pas, dans la sagesse de sa providence, décidé autrement.

**Avis nécessaires à ceux qui veulent être riches.**

La possession de l'argent n'est avantageuse que par l'usage qu'on en fait.

Avec six louis par an vous pouvez avoir l'usage d'un capital de cent louis, pourvu que vous soyez d'une prudence et d'une honnêteté reconnues.

Celui qui fait par jour une dépense inutile de huit sous <sup>1</sup>, dépense inutilement plus de six louis par an <sup>2</sup>, ce qui est le prix que coûte l'usage d'un capital de cent louis <sup>3</sup>.

Celui qui perd tous les jours dans l'oisiveté pour huit sous de son temps, perd l'avantage de se servir d'une somme de cent louis tous les jours de l'année.

Celui qui prodigue, sans fruit, pour cinq francs de son temps, perd cinq francs tout aussi sagement que s'il les jetait dans la mer.

Celui qui perd cinq francs, perd non-seulement ces cinq francs, mais tous les profits qu'il en aurait encore pu retirer en les faisant travailler, ce qui, dans l'espace de temps qui s'é-

<sup>1</sup> 40 centimes. — <sup>2</sup> 144 francs. — <sup>3</sup> 2,400 francs.

coule entre la jeunesse et l'âge avancé, peut monter à une somme considérable.

**Autre avis sur la manière d'acheter économiquement.**

Celui qui vend à crédit demande de l'objet qu'il vend un prix équivalent au principal et à l'intérêt de son argent, pour le temps pendant lequel il doit en rester privé; celui qui achète à crédit paye donc un intérêt pour ce qu'il achète; et celui qui paye en argent comptant pourrait placer cet argent à intérêt; ainsi, celui qui possède une chose qu'il a achetée paye un intérêt pour l'usage qu'il en fait.

Toutefois, dans ses achats, il est mieux de payer comptant, parce que celui qui vend à crédit, s'attendant à perdre cinq pour cent en mauvaises créances, augmente d'autant le prix de ce qu'il vend à crédit pour se couvrir de cette différence.

Celui qui achète à crédit paye sa part de cette augmentation. Celui qui paye argent comptant y échappe, ou peut y échapper.

**Moyens d'avoir toujours de l'argent dans sa poche.**

Dans ce temps, où l'on se plaint généralement que l'argent est rare, ce sera faire acte de bonté que d'indiquer aux personnes qui sont à court d'argent le moyen de pouvoir mieux garnir leurs poches. Je veux leur enseigner le véritable secret de gagner de l'argent, la méthode infailible pour remplir les bourses vides, et la manière de les garder toujours pleines.

Deux simples règles, bien observées, en feront l'affaire.

Voici la première : *Que la probité et le travail soient vos compagnons assidus.*

Et la seconde : *Dépensez un sou de moins par jour que votre bénéfice net.*

Par là, votre poche si plate commencera bientôt à s'enfler, et n'aura plus à crier jamais que son ventre est vide; vous ne serez pas maltraité par des créanciers, pressé par la misère, rongé par la faim, glacé par la nudité. Le ciel brillera pour vous d'un éclat plus vif, et le plaisir fera battre votre cœur.

Hâtez-vous donc d'embrasser ces règles et d'être heureux. Écartez loin de votre esprit le souffle glacé du chagrin et vivez indépendant. Alors vous serez un homme, et vous ne cacherez point votre visage à l'approche du riche ; vous n'éprouverez point de déplaisir de vous sentir petit lorsque les fils de la fortune marcheront à votre droite ; car l'indépendance, avec peu ou beaucoup, est un sort heureux, et vous place de niveau avec les plus fiers de ceux que décorent les ordres et les rubans. Oh ! soyez donc sages ; que le travail marche avec vous dès le matin ; qu'il vous accompagne jusqu'au moment où le soir vous amènera l'heure du sommeil. Que la probité soit comme l'âme de votre âme, et n'oubliez jamais de conserver un sou de reste, après toutes vos dépenses comptées et payées ; alors vous aurez atteint le comble du bonheur, et l'indépendance sera votre cuirasse et votre bouclier, votre casque et votre couronne ; alors vous marcherez tête levée — sans vous courber devant des habits de soie, parce qu'ils seront portés par un misérable qui aura des richesses, — sans accepter un affront parce que la main qui vous l'offrira étincellera de diamants.

#### **Le sifflet ou les dépenses inutiles.**

A mon avis, il serait très-possible pour nous de tirer de ce bas monde beaucoup plus de bien, et d'y souffrir moins de mal, si nous voulions seulement prendre garde de *ne donner pas trop pour nos sifflets*. Car il me semble que la plupart des malheureux qu'on trouve dans le monde sont devenus tels par leur négligence de cette précaution.

Vous demandez ce que je veux dire ? Vous aimez les histoires, et vous m'excuserez si je vous en donne une qui me regarde moi-même.

Quand j'étais un enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma petite poche de sous. J'allai tout de suite à une boutique où on vendait des babioles ; mais étant charmé du son d'un sifflet que je rencontrai en chemin dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et lui donnai volontiers pour cela tout mon argent. Revenu chez moi, sifflant par toute

la maison, fort content de mon achat, mais fatiguant les oreilles de toute la famille; mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce mauvais bruit, me dirent que c'était dix fois plus que la valeur. Alors ils me firent penser au nombre de bonnes choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus prudent; ils me ridiculisèrent tant de ma folie, que j'en pleurai de dépit, et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet de plaisir.

Cet accident fut cependant, dans la suite, de quelque utilité pour moi, l'impression restant sur mon âme; de sorte que, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je disais en moi-même : *Ne donnons pas trop pour le sifflet*, et j'épargnais mon argent.

Devenant grand garçon, entrant dans le monde et observant les actions des hommes, je vis que je rencontrais nombre de gens qui *donnaient trop pour le sifflet*.

Quand j'ai vu quelqu'un qui, ambitieux de la faveur de la cour, consumait son temps en assiduités aux levers, son repos, sa liberté, sa vertu, et peut-être même ses vrais amis, pour obtenir quelque petite distinction, j'ai dit en moi-même : Cet homme *donne trop pour son sifflet*.

Quand j'en ai vu un autre, avide de se rendre populaire, et pour cela s'occupant toujours de contestations publiques, négligeant ses affaires particulières, et les ruinant par cette négligence : *Il paye trop*, ai-je dit, *pour son sifflet*.

Si j'ai connu un avare qui renonçait à toute manière de vivre commodément, à tout le plaisir de faire du bien aux autres, à toute l'estime de ses compatriotes et à tous les charmes de l'amitié, pour avoir un morceau de métal jaune : Pauvre homme, disais-je, *vous donnez trop pour votre sifflet*.

Quand j'ai rencontré un homme de plaisir, sacrifiant tout louable perfectionnement de son âme et toute amélioration de son état aux voluptés du sens purement corporel, et détruisant sa santé dans leur poursuite : Homme trompé, ai-je dit, vous vous procurez des peines au lieu des plaisirs : *vous payez trop pour votre sifflet*.

Si j'en ai vu un autre, entêté de beaux habillements, belles

maisons, beaux meubles, beaux équipages, tous au-dessus de sa fortune, qu'il ne se procurait qu'en faisant des dettes, et en allant finir sa carrière dans une prison: Hélas! ai-je dit, *il a payé trop pour son sifflet.*

Quand j'ai vu une très-belle fille, d'un naturel bon et doux, mariée à un homme féroce et brutal, qui la maltraite continuellement: C'est grand'pitié, ai-je dit, qu'elle ait *tant payé pour un sifflet.*

Enfin j'ai conçu que la plus grande partie des malheurs de l'espèce humaine viennent des estimations fausses qu'on fait de la valeur des choses, de ce qu'on *donne trop pour les sifflets.*

Néanmoins, je sens que je dois avoir de la charité pour ces gens malheureux, quand je considère qu'avec toute la sagesse dont je me vante, il y a certaines choses, dans ce bas monde, si tentantes, que si elles étaient mises à l'enchère, je pourrais être très-facilement porté à me ruiner par leur achat, et trouver que j'aurais encore une fois *donné trop pour le sifflet.*

#### Conseil général.

SI QUELQU'UN VOUS DIT — QUE VOUS POUVEZ VOUS ENRICHIR AUTREMENT QUE PAR LE TRAVAIL ET L'ÉCONOMIE,

NE L'ÉCOUTEZ PAS; — C'EST UN EMPOISONNEUR!

N. B. Par Travail il faut entendre toutes les branches de l'activité humaine; par Économie, il faut entendre l'épargne et la formation du Capital (ch. x). L'assertion de Franklin n'exclut pas la légitimité des héritages, résultat du travail et de l'économie des générations antérieures. (Voy. ch. VIII, sur la Propriété.)